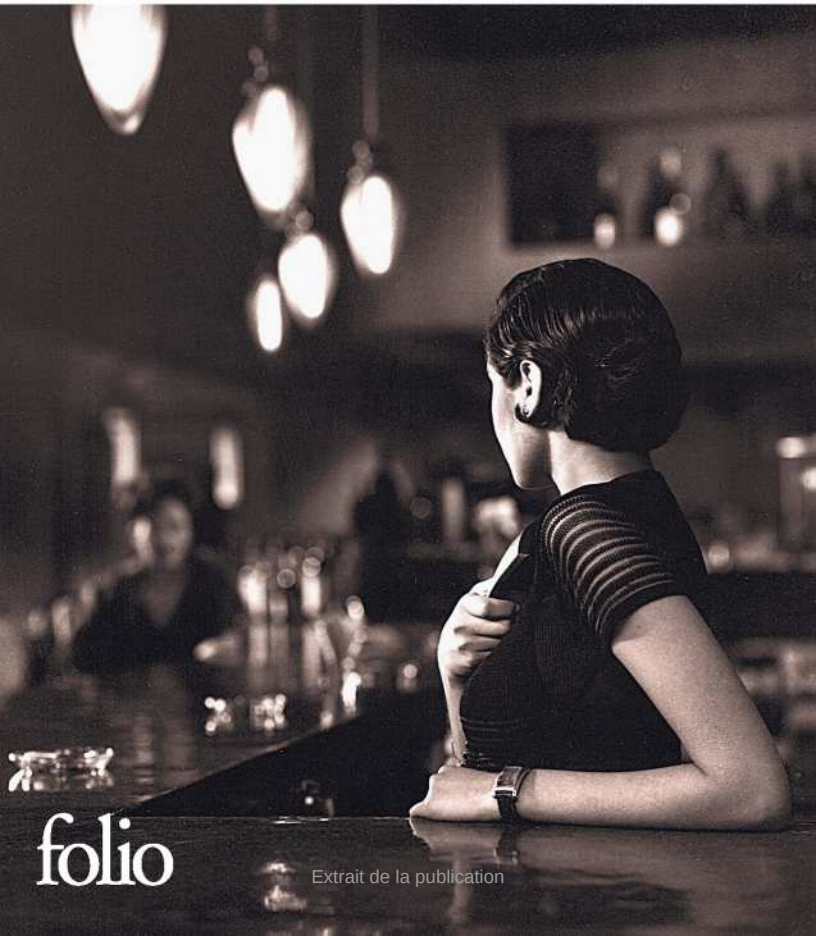
John Cheever

L'homme de ses rêves



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

John Cheever

L'homme de ses rêves

Traduit de l'américain
par Laetitia Devaux

Gallimard

Cet ouvrage a été précédemment publié
aux Éditions Joëlle Losfeld.

Titre original :

THIRTEEN UNCOLLECTED STORIES BY JOHN CHEEVER

Copyright © by Academy Chicago Publishers.
All rights reserved including the right of reproduction
in whole or in part in any form.
© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Écrivain américain, né en 1912 et mort en 1982, John Cheever est surnommé le « Tchekhov des banlieues ». Il s'est attaché à dépeindre cette *middle class* sans histoire, quand ses contemporains préféraient décrire la classe ouvrière (Dos Passos, Steinbeck) ou les individus les plus riches (Fitzgerald). Au-delà de la condition sociale de ses personnages, tiraillés entre carcan de la norme et désarroi existentiel, le fondateur de l'école dite du *New Yorker* a imposé sa vision douce-amère du monde, entre acidité et mélancolie, humour et tendresse.

Il publie son premier roman, *The Wapshot Chronicle*, en 1957 – auquel il donnera plus tard une suite avec *The Wapshot Scandal* (1964) –, pour lequel il obtient le National Book Award. Considéré comme l'un des plus grands nouvellistes américains, il a écrit plus de deux cents nouvelles ainsi que cinq romans. Il reçoit le prix Pulitzer en 1978 pour *The Stories of John Cheever*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La chute

Tout le monde le savait depuis deux ans, mais pendant l'hiver, cela devint évident. Les filatures étaient à l'arrêt, les grandes roues immobilisées aux plafonds. Les métiers à tisser encombraient le sol comme des décors au rebut dans un vieux théâtre. Par terre, sur les poutres et les flancs en métal luisant, la trame du tissu était couverte d'une poussière comme de la vieille neige.

La bâtisse où nous habitions se dressait sur une colline à pic, et nous avions vue sur les marais salants et le profond fleuve gris qui coulait en direction de la mer. C'était l'hiver, mais il n'y avait pas de neige, et durant toute la saison, les routes restèrent poussiéreuses, le ciel parut lourd et les arbres avaient perdu leurs feuilles. Le ciel demeura lourd et les routes poussiéreuses pendant trois bonnes semaines, et quand le printemps surgit, nous eûmes du mal à parler de la neige, tellement il y en avait eu peu.

La ville sombre s'élevait au-dessus du fleuve, et tout l'hiver les flèches de l'église en bois restèrent

Extrait de la publication

tendues contre le ciel tels d'énormes doigts. De notre fenêtre, nous voyions la masse de la colline surgir de l'eau et les maisons sales entourées de fumée rougeaudes dans le soleil. La situation durait depuis près d'un an maintenant, et les gens parlaient d'un hiver sec. C'était déjà le printemps. Le fleuve gonflé se mouvait vers l'océan. Les grandes roues des filatures attendaient toujours au plafond. Les cheminées rondes pointaient vers le ciel vide sans leur panache de fumée sombre.

Notre chambre se trouvait au troisième étage d'une grande maison en brique. De nombreux locataires ne pouvaient payer leur loyer, et la propriétaire troublait le silence avec ses gémissements. Un homme du deuxième étage avait un travail, il gagnait dix dollars par semaine. Le soir, on le voyait assis au bord de son lit, il promenait lentement son regard sur la chambre vide. La propriétaire se plaignait quand elle le croisait en lui disant qu'elle devait manger, qu'il devait payer son loyer. Qu'il devrait bien payer son loyer. L'homme avait un visage carré et des cheveux raides comme du mauvais bois. Vous devrez bien payer votre loyer ! s'écriait la propriétaire sur le palier étroit devant sa porte. Il l'observait puis refermait doucement sa porte. Je vous le donnerai la semaine prochaine. Il était gêné par sa dette impossible. Par la figure brisée de la propriétaire qui la lui réclamait.

Nous n'avions pas payé notre loyer depuis trois semaines, mais c'était différent quand on était deux. Nous avions expédié nos livres dans de

Extrait de la publication

grandes caisses un mois plus tôt. Nous n'en avions pas envie, mais même dans cette haute bâtisse en brique, les gens avaient changé. La propriétaire aurait pris nos livres et notre machine à écrire pour les revendre. Même des cigarettes n'étaient pas en sécurité si on les oubliait une minute sur une table.

Un vieil homme du rez-de-chaussée avait été licencié de la filature six mois plus tôt. Au début, il ne supportait pas l'oisiveté et il se levait chaque matin pour traverser le fleuve et aller chercher du travail. Quand il comprit qu'il n'y en avait pas, il continua à se lever chaque matin et à marcher en ville toute la journée, puis il retraversait l'immense fleuve le soir en discutant avec les hommes qui avaient un travail. Il avait fait ça pendant deux mois, puis il avait chuté et s'était blessé à la jambe. Une fois guéri, il n'avait plus le moindre désir de marcher. Il sortait de sa chambre uniquement pour acheter de la nourriture, et il rentrait manger. Il était clair que le jour où les roues se remettraient à tourner et les longues lanières à trembler à toute vitesse, il n'y retournerait pas. Il restait dans sa chambre, il sortait acheter de la nourriture puis il rentrait. Personne ne savait ce qu'il faisait toute la journée dans sa chambre. On ne l'entendait pas bouger.

Les gens avaient enduré un hiver sec avec très peu d'argent et rien à manger. C'était comme ça. L'hiver était venu puis reparti. Les usines restaient désertes. Le fleuve coulait, mais il n'y avait pas de fumée au-dessus de la ville. La moitié de la population était toujours au chômage. Le fleuve et les

saisons passaient, mais les machines demeuraient silencieuses et nous ne savions pas quand elles se remettraient en marche.

Au nord, de nombreux bateaux attendaient un cargo dans le port. Ils étaient amarrés à l'écart des pontons et ils montaient et descendaient avec la marée. Nous les avions vus au cours de l'été, et si nous étions revenus au printemps, ils auraient encore été là, nous le savions. D'énormes masses d'acier et de verre ballottés par la marée dans l'attente d'un cargo. Ce ne serait pas au printemps, ni peut-être même à l'été. Les bateaux attendraient toujours dans le port avec une unique lanterne par les sombres et chaudes soirées.

Si les gens avaient évoqué et accepté la sécheresse de l'hiver, en revanche ils ne parlaient pas du printemps. Il n'y avait aucune raison de mentionner le printemps. Les usines étaient toujours à l'arrêt, les bateaux vides dans les ports au nord, il continuait à n'y avoir que très peu d'argent, et rien à manger. Dans l'est, les ouvriers avaient protesté. Les tambours, les piquets de grève et le son de leurs plaintes sous la pluie fine avaient résonné comme un grondement sous les collines. L'église y avait mis fin. Mais l'église avait eu beau y mettre un terme, le grondement ne s'était pas tu pour autant. Les ouvriers n'étaient pas satisfaits et, sous la pluie fine, ils ressassaient leurs récriminations et le bruit des tambours. Rares étaient ceux qui pouvaient oublier l'air de *L'Internationale*, et même si dans l'est les roues tournaient à nouveau, c'était sous une direction étrangère, alors qu'elles

Extrait de la publication

attendaient des mains qui les connaissaient, qui savaient actionner leurs leviers.

De notre fenêtre, nous regardions le printemps s'installer, car nous avions tout le temps. D'abord, ce fut la délicatesse de l'air et la douce senteur des cuves à pétrole en provenance de l'autre rive. Puis les arbres se couvrirent de la poussière des nouveaux bourgeons et la nature des jardins ressurgit ; le fleuve charriait des bouts de bois luisants et les débris du dégel. Le ciel était lourd comme de la chair ; il n'y avait aucun doute sur la réalité du printemps. Nous le voyions aux collines qui dégelaient et à la douleur à vif de la terre éventrée. Et pourtant, les roues continuaient à ne pas tourner, les métiers à tisser attendaient comme des danseurs anxieux, et à cause de tout cela, très peu de gens avaient envie d'évoquer le printemps.

À Boston, les gens aisés étaient soucieux. C'était le printemps, mais rien ne changeait. Ils étaient terrifiés à l'idée de devoir supporter une autre saison comme ça. Ils avaient lutté tout l'hiver à la recherche des plaisirs des hivers précédents. À Boston, les gens aisés avaient des habitudes de vieux messieurs. Le naufrage inquiet d'une race éteinte. On les aurait accusés à tort d'injustice. Ils ne pouvaient se plier aux nouvelles exigences. Ils brassaient nerveusement l'air, gérant les situations énormes qu'on leur avait mises entre les mains, alors que tout le monde attendait qu'ils y renoncent. Peut-être les machines redémarreraient-elles à l'été, mais elles resteraient sous contrôle étranger. Peut-être fonctionneraient-elles un an

tandis qu'il y aurait de l'agitation comme un grondement sous les collines. Ce serait déjà quelque chose. Toute personne ayant vu les choses arriver et repartir ne pouvait en douter. Nous regardions le printemps grossir comme une vague qui montait par le fleuve et recouvrait les collines.

Le dimanche, Paul surgit dans sa voiture neuve et nous emmena à la ferme. Paul était riche, et ses affaires marchaient bien. Il nous montra comment sa voiture allait vite, ainsi que les formidables petites roues qui tournaient sous le capot. Puis nous prîmes les interminables lignes droites des routes de campagne et le large chemin circulaire en gravier. Les grands corps de ferme blancs longés par le fleuve sur la gauche et ses vergers qui descendaient jusqu'à la rive n'avaient pas changé. Mani ouvrit la porte vêtue d'une longue robe de couleur claire et nous conduisit à son jardin de fleurs. Des pousses jaune vif forçaient leur chemin dans la terre durcie. Mani poussa un juron de surprise en disant que c'était le printemps. Le ciel était lourd. Les oiseaux le traversaient comme un grand dôme. Au bout du fleuve, les filatures étaient immobiles et les bateaux se balançaient sur la marée dans l'attente d'un cargo. Mani dit que c'était à nouveau le printemps et écrasa sa cigarette sur le muret du jardin. C'est à nouveau le printemps, dit Mani.

The Left:
A Quarterly Review of Radical and Experimental Art
Automne 1931

Arrivée tardive

Il avait plu fort très tôt en août, si bien que toutes les feuilles des arbres étaient tombées. Dans les rayons du soleil, les collines ressemblaient à des pâtisseries brûlées, et lorsqu'il n'y avait pas de soleil les champs étaient gris, les arbres noirs et le ciel limpide se divisait en lignes bien nettes jusqu'à l'horizon plat. La plupart des hôtes étaient repartis, mais il en restait quelques-uns.

Dans la soirée, Richard et Fred se rendaient à la pièce d'eau de l'ancienne carrière de sable et observaient les cygnes qui se laissaient pousser par le vent. Richard se réveillait tôt chaque matin et il contemplait les collines. Puis il retirait son pyjama et examinait son corps en passant devant les vitres de la petite fenêtre. Une apparition blanche aux contours bien nets dans les petits carreaux quand il ne regardait pas.

Fred ne se levait pas avant midi, une fois que le soleil avait chauffé les toits ou que la pluie avait cessé, et que la végétation était chargée d'humidité. Les braises dans l'âtre avaient noirci et il devait

faire réchauffer son café. Amy lui disait que s'il descendait plus tôt il n'aurait pas à boire du café froid. Amy promenait son regard le long du tapis rouge et riait comme un gramophone. Certains hôtes arpentaient la véranda en se demandant s'il allait pleuvoir, et les canards sortaient de la cabane grise pour se jeter dans la petite mare de l'ancienne carrière de sable.

Une dame avec une mèche de cheveux qui partait du front et se cassait à l'arrière du crâne passait presque tout l'après-midi et une bonne partie de la soirée à grignoter des sandwiches en expliquant à tout le monde combien la Suisse était belle.

« Vous n'avez jamais vu des champs comme j'en ai vu. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un champ en fleurs. Vous n'avez jamais traversé un champ bleu, blanc et jaune où chaque fleur est aussi parfaite que les tétons sur votre poitrine. Recourbée juste comme il faut, légèrement colorée. Vous n'avez jamais entendu le bruit de l'eau qui coule. Oh non, vous n'avez jamais entendu le bruit de l'eau qui coule.

« Vous n'avez jamais vécu près d'un ruisseau qui coule jour et nuit. Vous n'imaginez pas ce que c'est que de ne plus entendre le ruisseau dehors. C'est comme le silence. Oui, c'est comme le silence.

« Et les étoiles ? Vous ne savez pas à quoi ressemblent les étoiles. Vous ne vous êtes jamais trouvé assez près des étoiles pour distinguer leur longue ligne continue. Vous ne vous êtes jamais trouvé si haut que les oiseaux aient l'air de roues

Extrait de la publication

couchées dans les champs et les champs de carrés de genévriers. Vous n'avez jamais vu ça. D'immenses champs comme des carrés de genévriers à flanc de montagne, sans arbres.

« Peut-être avez-vous vécu assez haut sur une montagne pour que les brumes montent des carrés comme un fruit évidé, se rassemblent en cercles et finissent par former des volutes ? Vous n'avez jamais vu le brouillard se glisser sous la porte et se tapir contre le plafond. » Elle tapotait du pied le linoléum et soulevait un angle de son sandwich. « Vous ne savez pas à quel point les choses peuvent être magnifiques, et je crains que vous ne le sachiez jamais. »

Fred et Richard partaient se promener dans les collines et ils y passaient souvent la journée. Ils emportaient leurs livres et leurs sandwiches, parfois du pain, du fromage et du mauvais vin. Ils collaient leur dos à la rondeur de la colline et observaient les nuages, et lorsqu'il n'y en avait pas, les arbres qui se pliaient dans le vent. Il n'y avait nul besoin de parler. Un gramophone était une lourde responsabilité. Couchés le dos contre un flanc de colline brisé, ils sentaient d'instinct que le silence risquait de s'immiscer entre les crissements d'une pointe de gramophone, et qu'il faudrait remettre l'appareil en route. C'était une très lourde responsabilité que de choisir une face ou l'autre d'un disque.

Assis au sommet de la colline, ils voyaient Amy penchée à la fenêtre à meneau, qui criait en direction des vaches. Les feuilles étaient mortes, et on

Extrait de la publication

avait descendu le drapeau à cause du vent trop fort. Dans la longue salle de réception déserte, les branches sèches d'une spirée s'étiraient contre la vitre nettoyée.

De l'autre côté, ils voyaient les collines plonger les unes dans les autres jusqu'à l'océan. Ils apercevaient Chestnut Hill et Break Hill imbriquées qui poussaient les petits pins de Virginie jusqu'à la plage. Par temps neutre, quand il n'y avait pas de soleil, ils entendaient l'océan s'écraser sur les rochers et spéculaient quant à la couleur et la forme des vagues. Souvent, ils se demandaient ensuite comment la journée avait bien pu passer dans les collines, tandis qu'ils étaient allongés sur l'herbe pointue à s'interroger l'un sur l'autre.

Amy prétendait que la Russe aux cheveux cassés sur la nuque n'était jamais allée en Suisse, qu'elle avait vu trop de publicités pour du chocolat au lait. Amy prétendait que la Russe au regard vide attendait que son fils termine ses études dans une université de l'Ouest puis la ramène à Cambridge. Les gens commençaient à douter qu'elle ait un fils qui revienne un jour de l'Ouest pour retourner à Cambridge. Vêtue de son pyjama de brocart, assise sous la véranda, elle décrivait des publicités pour le chocolat au lait, et tout le monde l'écoutait parce qu'elle était belle, tellement belle.

Dans la lumière délicate du début de soirée, Fred et Richard redescendaient de la colline et saluaient tout le monde. Du bout de sa botte, Fred dessinait un iris blanc sur le linoléum. Richard se penchait sur la rambarde blanchie à la chaux et

Extrait de la publication

disait combien tout était beau. Amy discutait dans un coin avec Jack. Elle lui demandait de ne plus apporter de gin, parce qu'elle ne voulait pas qu'on se mettre à boire ici, car ce n'était pas comme en ville, où les gens ne supportaient pas le tempo. En ville, ils avaient le droit de boire, mais ici on pouvait s'accoutumer au tempo, il n'y avait nul besoin de boire, il fallait que cela devienne un endroit où des gens raisonnables puissent rester sobres.

Quand Ruth jouait du piano, c'était très agréable aussi. Fred et Richard secouaient le calcaire de leurs pantalons et restaient côte à côte pour écouter les notes qui franchissaient l'embrasure et flottaient au-dessus du chaume de la pelouse mal entretenue. Les arbres dépouillés donnaient l'impression que l'on était bien plus avant dans la saison. On avait décroché la toile de l'auvent sur la véranda, si bien que son squelette en métal noir dépassait du toit, suspendu entre le sol et la rambarde comme une articulation inutile. Un sacré muscle que cette armature, disait Ruth en promenant ses doigts sur les touches sèches du piano comme des petits pics de râteau blanc.

Fred et Richard sentaient qu'une horloge tournait quelque part et qu'il faudrait la remonter sous peu. Amy, assise sur le balcon en bois bleu avec Jack, déclarait que la vie était vraiment agréable avant que les gens ne commencent à s'enivrer en ville.

« Les gens qui venaient ici il y a huit ans et qui trouvaient cet endroit reposant veulent désormais

Extrait de la publication

se soûler juste après le premier dîner. Ils considèrent le tempo de la nature presque plus insupportable que celui de New York. Au lieu de trouver le repos à la campagne, ils se sentent à bout de nerfs. Je ne comprends pas, je ne comprends vraiment pas. »

Quand Richard se déshabillait, son corps était chaud comme une pièce éclairée par le soleil, et il sautait pendant longtemps devant le miroir ovale. Il entendait Fred descendre le couloir avec ses chaussons en cuir, alors il croisait les jambes et allumait une cigarette. Fred entrait lui souhaiter bonne nuit puis repartait. Richard observait les couleurs vives, les ombres luisantes et la façon dont les lattes étaient disposées sur le sol. Il se souvenait de très nombreuses formes et d'objets, ainsi que de leurs noms, si bien qu'il pouvait affirmer que c'était à onze heures et demie que le tram de Huntington Avenue avait percuté celui en provenance de la très bruyante Massachusetts Avenue qui se dirigeait vers le fleuve. Puis il se couchait, et souvent, quand il s'habillait le matin, il pleuvait, sur la vitre l'eau plate dessinait des formes hideuses.

Ruth reçut une lettre de son frère lui annonçant qu'il allait devoir mettre la clef sous la porte parce qu'un cerf avait détruit une grande partie de son verger. Fred pensa à la beauté de ces animaux élégants et élancés en train de dévorer les rameaux délicats, et Amy enfila une robe de chambre puis descendit après tout le monde, ayant travaillé toute la journée.

Extrait de la publication

Il y avait si peu d'hôtes désormais qu'ils pouvaient tous dîner dans la salle à manger, et Amy découpait le rôti à table. Tout le monde parlait, la viande cédait sous le couteau. Les rideaux n'avaient pas encore été suspendus mais quelqu'un avait entrepris de raccrocher les tableaux sur le plâtre jauni. Amy demanda à Richard s'il voulait davantage de viande, et regarda par la fenêtre. Dans un mois maintenant, les neiges dures souffleraient du port pris par les glaces. Puis elle se souvint que la saison n'était pas aussi avancée, que la pluie avait arraché les feuilles aux arbres, mais qu'en réalité ce n'était que le début de l'automne.

Au milieu du repas, une voiture surgit dans l'allée. Amy se leva et courut à la porte dans sa robe de bal. Plusieurs personnes entrèrent, elle les embrassa et prit leurs manteaux. Puis ils s'assirent à table, elle leur découpa de la viande et veilla à ce que les cafetières soient remplies.

Ce soir-là, Amy dit à Richard qu'il n'y avait pas assez de lits et qu'il devrait soit dormir avec Fred, soit passer la nuit dans le bungalow. La Russe lui conseilla de prendre le bungalow, et il déclara qu'il dormirait dans le bungalow.

Amy dessina les lettres de son prénom sur la vitre en ne cessant de se répéter que ce n'était que le début de l'automne, quoique les branches des arbres fussent déjà nues.

Pagany
Octobre-décembre 1931

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES WAPSHOT (Folio n° 4714)

UNE AMÉRICAINE INSTRUITE précédé d'ADIEU, MON FRÈRE, nouvelles extraites du recueil DÉJEUNER DE FAMILLE (Folio 2 € n° 4840)

LES LUMIÈRES DE BULLET PARK (Folio n° 4827)

FALCONER (Folio n° 4966)

Aux Éditions Joëlle Losfeld

DÉJEUNER DE FAMILLE (Folio n° 4999)

LE VER DANS LA POMME (Folio n° 5088)

ON DIRAIT VRAIMENT LE PARADIS (Folio n° 5155)

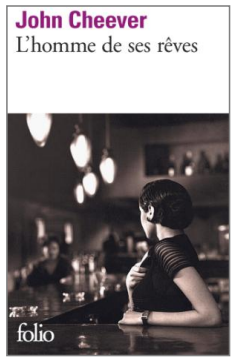
L'HOMME DE SES RÊVES, 2011 (Folio n° 5512)

Aux Éditions Le Serpent à Plumes

INSOMNIES

L'ANGE SUR LE PONT

Extrait de la publication



L'homme de ses rêves John Cheever

Cette édition électronique du livre
L'homme de ses rêves de John Cheever
a été réalisée le 03 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070450114 - Numéro d'édition : 248009).
Code Sodis : N54148 - ISBN : 9782072480706
Numéro d'édition : 248011.

Extrait de la publication